



- ◆ Trabajo realizado por el equipo de la Biblioteca Digital de la Fundación Universitaria San Pablo-CEU

« Les rois, avec l'assentiment du pape, l'élevèrent à la
 » dignité d'archevêque par la seule considération de son
 » mérite personnel. Sa conduite en Castille, après la mort
 » de Philippe-le-beau, contribua à le faire nommer Grand-
 » Inquisiteur, cardinal en 1507, et enfin régent de Cas-
 » tille après la mort du roi. — Toutes ces distinctions
 » auxquelles il fut élevé, ne changèrent rien à la sévérité
 » et à la simplicité de sa manière de vivre : sous ses habits
 » pontificaux il portait un cilice de crin, et les bons mor-
 » ceaux de sa table étaient préparés pour les autres. Mais
 » aussitôt qu'il s'agissait d'affaires, son activité et sa
 » pénétration se montraient au niveau de sa sainteté...
 » Tandis qu'il avait l'œil à toutes les branches de l'admi-
 » nistration et que ses plans grandioses tendaient à em-
 » brasser tout, jamais il ne négligea les exercices scienti-
 » fiques et religieux. Guerrier de la Croix, il passa en
 » Afrique en 1509, à la tête d'une armée d'élite et fit la
 » conquête d'Oran. Fidèle à des principes pleins de sagesse,
 » il fonda l'Université d'Alcala et présida à l'édition de la
 » Bible de Complute, si justement célèbre. Enfin, il est le
 » seul que ses contemporains aient admiré tout à la fois
 » comme homme d'Etat, comme guerrier, comme savant et
 » comme saint. »

(Jugement de Raumer sur Ximénès,
 Histoire de l'Europe, t. I.)

CHAPITRE PREMIER.

Situation politique de l'Espagne vers le milieu du XV^e siècle.

L'INVASION des Arabes, au commencement du VIII^e siècle, avait renversé le trône des Visigoths. Seulement, dans les montagnes situées au nord des Asturies, de la Biscaye et de la Castille, Pélage, rejeton de l'ancienne dynastie, s'était conservé un royaume chrétien, qui, s'il était petit, était du moins indépendant. De leur côté, les Basques, dans les Pyrénées occidentales, surent défendre leur liberté contre les Maures, comme ils l'avaient fait auparavant contre les Visigoths. Tout le reste de l'Espagne, tombée au pouvoir des Mahométans, avait été incorporée au grand califat, dont elle fut bientôt séparée, pour former le califat indépendant de Cordoue, qui devint la patrie des arts et des sciences, mais aussi du luxe et de la mollesse.

La course victorieuse des Arabes fut arrêtée par Charles-Martel, qui, par la sanglante semaine de Poitiers (732), ôta pour toujours aux vaincus l'envie de passer les Pyrénées. Charlemagne, petit-fils de Charles-Martel, les attaqua même dans leur propre pays ; il leur enleva une partie de leur conquête, et la fit entrer dans la Marche d'Espagne, de laquelle se formèrent, après sa mort, plusieurs petits états chrétiens, et en dernier lieu, le

royaume de Navarre et le comté de Barcelone ou de Catalogne. Ainsi recommença à briller l'astre de l'indépendance espagnole : car, dans l'intervalle, le petit royaume de Pélage s'était aussi accru par des combats heureux contre les infidèles, et s'était étendu, dès le commencement du X^e siècle, jusqu'au royaume de Léon et au comté de Burgos ou de Castille.

Vers le milieu du XI^e siècle, l'Espagne nous présente une nouvelle organisation d'états plus grandiose. En 1028, le comté de Castille était échu par héritage à Sancho III le grand, de Navarre. Ferdinand, son fils, l'obtint pour sa part (1035), à la mort de Sancho III, avec le titre de roi de Castille et hérita encore, trois ans plus tard, de Léon et de la Galice. La réunion de ces trois états fut encore interrompue ; mais en 1230, réunis légalement et pour toujours sous le sceptre de Ferdinand III, ils formèrent le plus considérable des royaumes chrétiens d'Espagne, lequel devait plus tard délivrer complètement la Péninsule de la puissance des Maures. Dès l'année 1084, Tolède, l'ancienne résidence des rois Visigoths, retomba au pouvoir des chrétiens, et fut depuis lors la capitale de la Castille.

Ce royaume eut de bonne heure un puissant voisin dans celui d'Aragon, qui, d'abord insignifiant, prit bientôt une extension et une force considérables. Il avait fait auparavant partie de la Navarre, déjà puissante depuis longtemps ; mais par le même partage que la Castille, en 1035, il était devenu un royaume indépendant sous Ramire, fils de Sancho. Il s'agrandit ensuite considérablement par des héritages et des conquêtes ; et lorsqu'en 1137, un mariage y eut réuni Barcelone, il occupa le second rang parmi les royaumes chrétiens d'Espagne, ne laissant que le troisième à la Navarre. Ce dernier pays tomba même au quatrième rang, lorsqu'Alphonse VI, de Léon et de Castille, eut

assigné à son gendre, Henri de Bourgogne, comme comte héréditaire de Portugal, la partie occidentale des côtes conquises sur les Maures. De semblables partages entre frères et sœurs affaiblirent et morcelèrent encore à diverses reprises les états espagnols, jusqu'à ce que Ferdinand III, en 1230, décréta la réunion perpétuelle et légale des royaumes de Castille, de Léon et de Galice. Une pareille mesure réunit également, en 1315, l'Aragon, Barcelone et la Catalogne.

Aussi longtemps que les royaumes chrétiens furent nombreux, et que les guerres qu'ils se faisaient entr'eux furent fréquentes, les Maures eurent peu à redouter de l'héroïsme et de l'enthousiasme des chevaliers espagnols. Mais chez eux aussi, la désunion s'introduisit, déjà dans les trois premiers siècles après la conquête, au point qu'à plusieurs reprises, des partis isolés implorèrent le secours des chrétiens, auxquels ils facilitèrent ainsi le succès de leurs armes. Bien plus, précisément au moment où la Castille et l'Aragon s'élevaient à l'indépendance et à la grandeur, la race des Omniades s'éteignit sur le trône de Cordoue (1038) ; et le califat, jusqu'alors uni, se divisa en une foule de petits territoires, soumis à des princes particuliers, comme autrefois le royaume de Macédoine, après la mort d'Alexandre. Si, auparavant déjà, le califat uni avait éprouvé des pertes au nord de la part des chrétiens, les princes particuliers, presque toujours désunis, furent encore plus faciles à vaincre ; et deux âges d'homme après l'extinction du califat, la moitié de la Péninsule jusqu'au Tage, avait été reconquise par les chrétiens, grâce surtout aux hauts faits du Cid Campéador.

Les échecs des Maures se succédèrent alors coup sur coup ; Cordoue même, leur magnifique capitale, tomba au pouvoir des Castillans ; et, vers le milieu du XIII^e siècle,

il ne restait des nombreux royaumes maures , que celui de la *belle Grenade*. Contrée étroite , mais délicieuse , sur la côte méridionale , florissante à l'intérieur par le bien-être et la culture intellectuelle de ses habitants, riche en poésie et en esprit chevaleresque, et mêlant avec goût les mœurs orientales avec celles de l'Europe , elle était forte par sa situation naturelle , et plus encore par le courage de ses guerriers. Elle était en outre fortifiée par les tours nombreuses de ses villes et les gorges affreuses de ses montagnes ; en possession enfin de toutes les ressources que lui offraient l'art , le commerce et la richesse ; protégée par la mer et puissamment appuyée du côté de l'Afrique par ses frères dans la foi. Avec ces ressources, Grenade sut encore pendant plus de deux siècles se maintenir forte et indépendante , et jamais elle ne parut plus en sûreté que précisément vers le milieu du XV^e siècle.

La situation des royaumes espagnols à cette époque permettait aux Maures de semblables espérances , et inspirait des craintes plus sérieuses aux chrétiens ; aucune perspective de gloire et d'éclat pour l'Espagne ne se découvrait encore à l'œil de l'homme.

Le Portugal , séparant ses intérêts de ceux des autres royaumes chrétiens , poursuivait depuis longtemps sa carrière particulière ; il avait renoncé aux luttes chevaleresques contre les Maures et trouvé un dédommagement dans un commerce florissant. Déjà il paraissait devoir partager le sort de tous les petits états , lorsqu'au commencement du quinzième siècle , ses rois et ses princes furent saisis du désir violent de tenter des conquêtes hors de l'Europe et de gagner de nouveaux royaumes. Jean I , laissant en repos les Maures d'Espagne , fit d'abord la guerre à leurs frères d'Afrique et leur enleva Ceuta (1415). Mais bientôt les regards des Portugais se portèrent vers des régions plus

éloignées , et ils sentirent naître le désir de parcourir hardiment les mers à la recherche d'îles et de côtes inconnues. Henri , duc de Viseu , troisième fils de Jean I , et surnommé le Navigateur , fut comme la personnification de cette nouvelle tendance. Plusieurs îles de l'Atlantique , telles que Madère et les Açores , et la côte occidentale de l'Afrique , si riche par son or , furent alors découvertes , et la route des Indes par mer fut recherchée avec ardeur , quoiqu'inutilement encore pour le moment. On ne devait pas tarder à obtenir des résultats plus importants , destinés à faire du Portugal une des premières puissances de l'Europe. Toutefois , pour la Péninsule hispanique , au milieu du XV^e siècle , où nous la considérons , ce royaume était presque comme non avenu.

La Navarre offrait alors un bien plus sombre tableau. Jean II , régent d'Aragon , en disputait la possession à son fils , Don Carlos , prince de Viana , à qui elle appartenait de droit , comme héritage de Blanche , sa mère. Cette lutte dénaturée dégénéra en une guerre plus dénaturée encore , grâce à la haine mutuelle et enracinée que se portaient les deux partis aragonais des Beaumont et des Agramont. Enfin , Carlos mourut dans la fleur de l'âge (23 septembre 1461) , après avoir déclaré héritière de la Navarre , Blanche , sa sœur aînée. Mais son père annula violemment ce testament , et destina ce royaume à sa fille cadette , Eléonore , mariée au comte de Foix. Héritière des sentiments dénaturés de son père , cette princesse se débarrassa de Blanche , sa sœur , par le poison (1464) , et par ce crime affreux , transporta la Navarre à la maison de Foix , qui , faible dès le début , ne prit aucune part aux grands événements de la Péninsule. Bientôt même , et dès 1512 , dépouillée par la vengeance céleste de tout territoire sur le sol espagnol , elle fut réduite à un petit district sur le versant septentrional des Pyrénées , lequel finit par se

perdre sous Henri IV dans la masse du territoire français.

La querelle au sujet de la Navarre avait, comme nous l'avons dit, divisé aussi l'Aragon, le père et le fils, et empêché de combattre pour la cause de la foi contre les Maures. Jean II, d'abord régent pour son père Alphonse V, qui vivait en Italie, avait, à la vérité, reçu de lui par héritage l'Aragon et la Sicile (1458); mais la manière révoltante dont il avait traité son fils aîné, le prince de Viana, avait soulevé contre lui les braves Catalans, dont la révolte avait aussi bientôt entraîné celle d'autres parties du royaume. Ce n'était qu'à des conditions onéreuses que Jean II avait réussi à ramener la tranquillité, lorsque la mort subite de Don Carlos, causée, à ce que l'on crut, par le poison, excita les Catalans à une seconde révolte. Brûlant de le venger, ils assiégèrent la reine Jeanne, avec son fils Ferdinand (le catholique), qui n'avait que dix ans, et en faveur de qui elle avait excité Jean II contre l'héritier du trône; et ce ne fut qu'après une longue lutte, que le roi parvint à reprendre possession de la Catalogne, la plus belle perle de la couronne d'Aragon.

La fière et chevaleresque Castille ne pouvait guère alors, plus que l'Aragon, développer ses forces. Là, un autre Jean II, tout à fait différent de son cousin et homonyme d'Aragon, quoiqu'orné des plus belles qualités de l'homme privé, accumulait sur la Castille pendant son long règne (1406-1454) plus de calamités que ne le fit jamais le plus mauvais et le plus vicieux des princes. Sans goût pour les affaires, mais plein d'enthousiasme pour la musique et la poésie, il aimait mieux faire des vers médiocres que de bonnes lois; et au lieu de faire disparaître les abus, il corrigea de sa main royale les poésies de ses amis. Aussi fut-ce alors que la poésie commença à fleurir en Espagne;

mais tandis que le royaume de l'imagination était dans une situation prospère, on n'entendait dans le royaume de la réalité que plaintes et gémissements. Tout le soin des affaires reposait sur le favori Alvaro de Luna, rejeton illégitime d'une noble maison, qui, par son talent pour le chant, la poésie, la danse et le maniement des chevaux, s'était élevé aux plus hautes dignités. Dominant le roi sans réserve (par la magie, à ce que l'on croyait), il exerçait une puissance sans bornes; il blessait la noblesse par son orgueil et son arrogance, maltraitait le peuple par la violation systématique de ses droits et de la constitution, et déshonorait le royaume par une paix désavantageuse avec les Maures. Une émeute dirigée par Henri lui-même, le prince héritier de la couronne, afin d'obtenir par la force l'éloignement du favori, fut étouffée à la bataille d'Olmédo dans le sang des citoyens (1445); mais bientôt après, Luna lui-même amena en Castille la cause de sa chute. Le roi, après la mort de Marie, son épouse, songea à s'unir à une fille du roi de France; mais le favori, de sa propre autorité, rechercha pour son maître la main d'Isabelle de Portugal et mena en effet ce mariage à bonne fin (1447). Toutefois la nouvelle reine, au lieu de lui être dévouée, comme il l'avait espéré, sut peu à peu soustraire à l'arrogant ministre la faveur de son maître, et au moment où, en apparence, il jouissait encore de ses bonnes grâces, il se vit tout à coup arrêté, condamné à mort, au mépris des formes, exposé en spectacle sur un âne dans les rues de Valladolid et enfin décapité (1453).

L'année suivante (21 juillet 1454), Jean II le suivit au tombeau, et laissa le trône à Henri, son fils aîné. Pour plaire au peuple, ce prince, dans un élan chevaleresque, leva aussitôt les armes contre les Maures, et parla avec bravade de la conquête de Grenade. Mais lorsque le peuple vit que le ravage de quelques champs et le pillage de quel-

ques villages sans défense , étaient le seul résultat de ses expéditions réitérées , il commença à murmurer du manque de courage de ce prince , qui oubliait dans ses débordements honteux l'honneur de la Castille et négligeait les affaires du royaume. Les causes de mécontentement se multipliaient de jour en jour. La prodigalité monstrueuse de Henri , qui lui avait valu le surnom peu mérité de Libéral , avait dissipé les biens de la couronne et enrichi les nobles courtisans. La pénurie du trésor porta alors ce roi sans pudeur à falsifier les monnaies , mesure qui amena la cherté , la stagnation du commerce et l'appauvrissement d'une grande partie du peuple , avec tous les désastres de la banqueroute. Ajoutez à cela la violation violente de la constitution , le mépris des droits du peuple et la corruption de la moralité publique causée par l'exemple pernicieux du roi , qui donnait publiquement ses vices en spectacle.

Les rênes du gouvernement étaient alors aux mains de l'ambitieux archevêque de Tolède , Alphonse Carillo , et de son neveu , l'intrigant marquis de Villena , qui dominaient avec autant de violence et se rendaient aussi odieux qu'Alvarez de Luna auparavant. Bientôt des destinées plus funestes encore devaient peser sur la Castille. Après douze ans d'un mariage stérile , Henri , de l'aveu des évêques de Ségovie et de Tolède , avait renvoyé son épouse , Blanche d'Aragon , pour cause jugée canonique , et avait épousé Jeanné de Portugal qui , au bout de six ans , fut mère de la princesse Jeanne (1462). Henri , conformément à l'ordre de succession en vigueur en Castille , la déclara héritière et lui fit rendre hommage ; mais la voix publique la disait fille du comte Beltran de la Cueva.

Environ une année après la naissance de Jeanne , les

deux ministres jusqu'alors tout-puissants , l'archevêque Carillo et le marquis de Villena , tombèrent en disgrâce et se placèrent à la tête de la majorité de la noblesse castillane , depuis longtemps mécontente. Jeanne *la Beltranée* , ainsi nommée de son père présumé , fut déclarée incapable d'hériter , et Henri , lui-même , déchu de son trône. On alla même jusqu'à le dépouiller en effigie des insignes du pouvoir , et à proclamer solennellement à Avila son frère Alphonse , qui n'avait que onze ans (1465). Une moitié des Castillans prit parti pour ce prince ; l'autre resta fidèle à Henri , et souvent l'on voyait les membres d'une même famille partagés entre les deux prétendants. Ce fut en vain que Henri chercha (1467) à anéantir son frère par la bataille d'Olmedo , sur le même terrain où , 22 ans auparavant , il avait combattu son propre père : le sang des citoyens qui y fut versé , ne fit qu'accroître la haine des partis , et bientôt cette haine fit de toute la Castille un vaste champ de bataille , trainant tristement à sa suite la rapine , le meurtre et l'incendie.

Sur ces entrefaites mourut subitement le jeune Alphonse (5 juillet 1468) , ou par le poison , ou de la peste , et comme il répugnait à la conscience de sa sœur Isabelle de jouer le même rôle , on conclut le 5 septembre , 1468 , le traité de Toros de Guisando. Henri y reçut , comme roi , l'hommage des insurgés ; mais il dut déclarer Isabelle son héritière légitime , sans tenir compte de sa fille , et bientôt les Cortès renouvelèrent et sanctionnèrent cette détermination en la promulguant. Henri fit plus tard de vains efforts pour invalider ce traité : après sa mort , la couronne passa à Isabelle , en décembre 1474 , et le gouvernement de cette princesse et de son époux fut le commencement d'une époque plus heureuse pour l'Espagne.

CHAPITRE II.

Naissance et premières années de Ximènes.

PARMI CEUX qui, à la fin du XV^e siècle et au commencement du XVI^e, préparèrent à l'Espagne de plus beaux jours, ou pour mieux dire, ses plus beaux jours, le cardinal Ximènes doit, sans contredit, être placé au premier rang.

Prêtre, pieux comme un saint, évêque et primat, d'une bienfaisance rare et d'un zèle infatigable pour la science et la moralité; homme d'État, juste, énergique et d'une sagesse peu commune, il a élevé à son nom un monument éternel de gloire. Maintenant encore, l'Espagnol bénit sa mémoire; et, quoique plus de quatre siècles se soient écoulés depuis sa naissance, l'historien ecclésiastique ou profane, le politique et le théologien, se souviennent toujours avec respect de cet homme éminent.

C'est en vain que quelques auteurs se sont efforcés de rattacher sa généalogie à celle des comtes de Cisneros (1): plus que personne, Ximènes fut le fils de ses œuvres, et il n'eut pas besoin pour sa gloire de l'éclat de ses ancêtres. En effet, l'illustre cardinal est issu de la famille des Ximènes, qui appartenait à la petite noblesse castillane, et qui a

(1) P. ex. Eugenio de Robles : Compendio de la vida, etc. Tol. 1604.

tiré du lieu de son origine le surnom de Cisneros. Son père, Alphonse Ximenès, remplit la charge peu importante de receveur royal des dîmes accordées par le pape pour la guerre contre les Maures ; et il épousa Marie de la Torre (1), d'une famille pauvre, mais noble et non sans gloire, car elle avait reçu son nom et ses armes d'une tour de Madrid, conquise par la valeur de ses ancêtres.

L'aîné de leurs fils, fut notre Ximenès, qui naquit en 1436 (2), à Torrelaguna, petite ville de la province de Tolède. Il reçut au baptême le nom de Gonzalez, et plus tard à son entrée en religion, celui de François. Destiné de bonne heure par ses parents à l'état ecclésiastique et accoutumé aux exercices de piété, il fut bientôt envoyé à Alcalá, dans le voisinage, pour s'y former sous des maîtres habiles aux connaissances philologiques. Il étudia ensuite à la célèbre université de Salamanque, le droit civil et le droit ecclésiastique, la philosophie et la théologie, ces deux dernières branches, sous le professeur Roa, alors célèbre, et il montra dès lors sa prédilection pour les études bibliques. Des leçons particulières de droit civil et canonique lui avaient procuré les moyens de fréquenter pendant six ans des écoles supérieures. Au bout de ce temps, riche de connaissances et honoré du titre de bachelier en droit, il quitta Salamanque, pour retourner dans sa patrie. Bientôt les soins de la vie et le conseil de son père le déterminèrent (1455) à aller chercher fortune à Rome. Mais en route, il fut par deux fois dépouillé par des voleurs, qui lui enlevèrent cheval, argent, vêtements ; et obligé de s'arrêter à Aix, en Provence, il allait forcément renoncer à poursuivre son voyage, lorsque par bonheur, un de ses anciens condisciples de Salamanque, appelé Brunet, qui se rendait aussi à Rome, ayant appris la mésaventure de son ami, le secourut charitablement, et l'accompagna dans la capitale de la chrétienté (1).

(1) On peut en voir la généalogie complète dans Robles, l. cit. Cp. 4-10.

(2) Quintanilla, Archetipo de Virtudes, etc. Palermo, 1633.

occupé d'étude et de procès devant les tribunaux ecclésiastiques, Ximenès commençait, après six ans de séjour à Rome, à attirer sur lui les regards des supérieurs, lorsque la mort de son père le rappela dans sa patrie, pour y prendre soin de sa famille délaissée. Afin d'être plutôt en état de le faire, il avait demandé et obtenu du pape des *lettres expectatives*, c'est-à-dire, la survivance du premier bénéfice ecclésiastique qui viendrait à vaquer dans le diocèse de Tolède (2).

Occupé d'étude et de procès devant les tribunaux ecclésiastiques, Ximenès commençait, après six ans de séjour à Rome, à attirer sur lui les regards des supérieurs, lorsque la mort de son père le rappela dans sa patrie, pour y prendre soin de sa famille délaissée. Afin d'être plutôt en état de le faire, il avait demandé et obtenu du pape des *lettres expectatives*, c'est-à-dire, la survivance du premier bénéfice ecclésiastique qui viendrait à vaquer dans le diocèse de Tolède (2).

Déjà depuis plusieurs siècles, et notamment dans le XII^e, des seigneurs et des patrons ecclésiastiques et laïcs, avaient introduit l'usage funeste de donner l'expectative de bénéfices ecclésiastiques non encore vacants. Si, d'une part, c'était un moyen de pourvoir à l'entretien d'hommes bien méritants, cette pratique n'en était pas moins une infraction aux maximes de l'Eglise, et elle allait ouvrir la porte à la simonie et à d'autres désordres. Aussi le troisième concile général de Latran, sous Alexandre III (1179), jugea nécessaire de défendre sévèrement de pareilles promesses (3). Autant ce pape énergique mit de force à réclamer pour le Saint Siège la collation des bénéfices déjà vacants, par les *mandata de providendo* ; autant il montra de résolution pour anéantir les survivances, ordonnant toujours de n'y avoir aucun

(1) Gomez, de rebus gestis Fr. Ximenii, lib. I, de l'ouvr. Hispania illustratae scriptores. Fléchier. Quintanilla.

(2) Gomez, l. c. p. 932.

(3) Hard. Coll. Concil. Tom. VI. p. II. p. 1677, ep. 8. Corp. jur. canon. c. 2. X de concessione præbendæ, etc. (3-8).

égard. Toutefois ses successeurs, entr'autres Célestin III, (1191-1198), ne tardèrent pas à accorder de nouveau des expectatives, comme il ressort d'un décret d'Innocent III (1). Innocent lui-même, quoiqu'il restât fidèle à la lettre des résolutions prises au III^e concile de Latran, et qu'il interdit toute survivance dans la forme *promitto præbendam cum vacabit*, affaiblit toutefois la force de cette défense, en les permettant dans la forme *promitto præbendam cum potero seu cum facultas se obtulerit*. Environ 90 ans plus tard, Boniface VIII, à la vérité, supprima de nouveau, à cause des abus, disait-il, la permission de promettre des bénéfices vacants, avec la formule *cum potero* etc. ; mais ce pontife lui-même fit valoir cette distinction sophistique, qu'on ne pouvait accorder une survivance pour un bénéfice déterminé, mais bien, en général, pour le premier qui viendrait à vaquer (2). Ainsi l'ennemi de l'ordre ecclésiastique, chassé par une porte, rentra par une autre, et bientôt le grand schisme d'Occident au XIV^e siècle lui fournit l'occasion de déployer sa force destructrice. Les papes de Rome et les antipapes à Avignon, cherchèrent à récompenser et à multiplier leurs adhérents en leur conférant des bénéfices ecclésiastiques ; et lorsque les bénéfices vacants ne suffirent plus, ils donnèrent des expectatives sans aucune mesure. Souvent même on les vendit formellement pour venir en aide au trésor épuisé (3), jusqu'à ce que, sur des plaintes réitérées à ce sujet, Martin V, au concile de Constance, donna la déclaration solennelle, qu'à l'avenir il ne concéderait plus de survivance que pour des bénéfices d'un ordre inférieur, et pour quelques-uns seulement dans chaque diocèse ; qu'en Italie seulement

(1) C. 4-X de concess., etc. (3-8).

(2) C. 2 et 3. de concess. etc. in II (3-7).

(3) Theodor. de Niem, de Schismate, II. 7-8.

et en Espagne, où ils étaient si pauvres, il s'en réservait un plus grand nombre (1).

Le concile de Bâle, dans sa 31^e session (1438), interdit généralement toute survivance (2) ; mais comme ce concile, à partir de la 26^e session, est regardé comme schismatique, les décisions de Martin V restèrent en vigueur ; et dès lors, Ximenès et le pape restèrent sur le terrain du droit historique, l'un en demandant une expectative et l'autre en l'accordant. C'est seulement au concile de Trente, que, sur l'offre même de Pie IV, les expectatives ont été tout à fait interdites (1563) (3).

Le premier bénéfice qui vint à vaquer dans l'évêché de Tolède, fut la place d'archiprêtre à Uzéda. Quoiqu'il fût d'un revenu peu considérable, Ximenès le désirait particulièrement, parce que sa patrie, Torrelaguna, était du ressort de cet archipresbytérat. Mais l'archevêque de Tolède, Alphonse Carillo avait, dans sa pensée, destiné cette place à un ecclésiastique de sa maison, et il se montra fort irrité des prétentions de Ximenès. Plusieurs fois des évêques plus doux que Carillo s'étaient opposés à de semblables dispositions pontificales ; à plus forte raison devait-on s'y attendre de la part d'un prélat dont l'ambition et l'opiniâtreté inflexible étaient connues dans toutes l'Espagne (*Magno vir animo, turbido tamen et inquieto*, dit Mariana : lib. XXII, c. 4). Longtemps ministre tout-puissant sous Henri IV de Castille, il s'était mis plus tard à la tête des mécontents, avait conduit l'insurrection avec énergie, échangé le rochet contre la cuirasse, et dirigé la sanglante bataille d'Olmédo (1467). Rarement on avait

(1) Hard. coll. conc. Tom. VIII. p. 877.

(2) Hard. l. c. p. 1247.

(3) Sess. XXIV, cap. 49, de Reform. Pallavicini, Hist. conc. Trid. lib. 23, ep. 6, n. 3.

osé résister à cet homme ; quant à Ximenès, on le vit en cette circonstance manifester ce côté saillant de son caractère, auquel il dut plus tard une bonne partie de sa grandeur ; je veux parler de cette fermeté inébranlable, qui ne pliait devant aucun danger, lorsqu'il s'agissait de défendre un droit contre les attaques de la violence. Aussi, conformément à son caractère, persista-t-il avec d'autant moins de condescendance à faire valoir ses prétentions au bénéfice vacant, que le puissant archevêque se montrait plus impérieux en le lui refusant. Toutefois le résultat final de cette lutte fut que Ximenès, au lieu d'être curé à Uzéda, y fut mis en prison et étroitement enfermé dans une tour bien fortifiée, qui, plus tard, après son élévation, devint sa chambre du trésor. Ce fut là qu'un vieux prêtre, également prisonnier, lui prédit, à ce que disent les anciennes biographies, sa future grandeur et la possession du siège de Tolède. Ximenès lui répondit amicalement : « Un tel début, mon père, ne promet guère une si heureuse fin ; » et il continua à porter en homme de cœur le poids de sa captivité, sans murmurer contre son oppresseur.

Quelques années après, il fut transféré dans la prison de Santorcaz, pénitencier ordinaire du diocèse de Tolède pour les prêtres coupables de quelque faute ; mais là, comme à la tour, il repoussa avec constance et résolution les demandes réitérées qu'on lui fit de renoncer à son bénéfice. Il y avait déjà six ans qu'il était privé de sa liberté, lorsque Carillo reconnut enfin que la violence était inutile pour plier un caractère de cette trempe ; et à la prière de sa nièce, la comtesse de Buendia, il le mit en liberté et en possession de sa place.

Toutefois Ximenès, doutant pour l'avenir du bon vouloir de Carillo à son égard, désirait de quitter le diocèse

de Tolède ; et à cet effet, il échangea (en 1480) son archipresbytérat contre l'archidiaconat (1) de Sigüenza, avec obligation de rendre à l'ancien possesseur le surplus des revenus de ce bénéfice.

A Sigüenza, il gagna bientôt par ses vertus l'estime générale, et l'amitié de plusieurs personnages distingués ; entre autres celle du riche archidiacre Jean Lopez de Médina-Celi d'Almazan qu'il porta à fonder l'université de Sigüenza, supprimée seulement en 1807. Pour lui, il se voua avec ardeur à l'étude de la Bible, et en même temps il apprit l'hébreu et le chaldéen.

Un homme comme Ximenès ne pouvait pas longtemps rester inconnu à l'évêque qui occupait alors le siège de Sigüenza. C'était Pédro Gonsalez, de l'illustre maison de Mendoza, homme d'un esprit cultivé et d'une belle intelligence, et qui eut en même temps une grande influence sur les destinées de l'Espagne et sur le sort de Ximenès. Evêque depuis 1468, il avait été, en 1474, orné par le pape de la pourpre et du titre de cardinal d'Espagne, et Henri IV lui avait confié l'archevêché de Séville. Maître de conserver en même temps l'évêché de Sigüenza (2), il chercha pour l'y remplacer un administrateur capable, et trouva bientôt l'homme convenable dans Ximenès. Il le nomma son vicaire-général, l'honora de toute sa confiance et le récompensa de plusieurs bénéfices. L'aversion déplorable des anciens biographes pour les dates ne permet pas de déterminer avec exactitude, combien d'années Ximenès occupa ce poste. Quintanilla donne l'année 1484 ; et il

(1) C'est-à-dire, la première place après les chapelains de la cathédrale.

(2) Mariana dit, lib. XXII, c. 49, que ce cumul eut lieu contre la pratique en usage en Espagne, *novo damnatoque exemplo*. Cet abus existait, du reste, dans plusieurs autres pays.

est certain du moins qu'il administrait encore ce diocèse en 1483 ; car c'est à cette époque que le comte Silva de Cifuentes , fait prisonnier par les Maures , lui confia l'administration des grands biens qu'il possédait dans le diocèse de Siguenza (1).

Cependant Ximenès plaisait à tout le monde , bien plus qu'à lui-même , et bientôt il aspira sérieusement à se débarrasser des nombreuses affaires de justice et de police attachées à sa charge , pour se livrer à de pieuses contemplations et aux études théologiques. En vain ses amis tâchèrent-ils de lui inspirer d'autres sentiments ; il leur laissa ses bénéfices , recommanda à leurs soins et à leur protection , en cas qu'il revint, Bernardin, son frère cadet, qui courait le monde , et se rendit comme premier novice au couvent des Franciscains de *San Juan de los Reyes* , nouvellement fondé par Ferdinand et Isabelle à la suite d'un vœu , et qui était célèbre par sa stricte observance des règles de l'ordre (2).

A peine Ximenès y avait-il terminé son noviciat et fait profession , que déjà la renommée de sa piété y attirait une foule d'habitants de Tolède , qui venaient se confesser à lui , et lui demander des lumières , des conseils et des consolations. Troublé par là dans l'exercice de la vie intérieure , il demanda à ses supérieurs d'être transféré dans un couvent éloigné et solitaire ; et on l'envoya dans le petit couvent de Castagnar , ainsi nommé de son agréable situation au milieu d'un bois de châtaigniers , près de Tolède. C'est dans cette tranquille oasis que Ximenès

(1) Gomez. — Quintanilla. Il est donc inexact de dire avec Ciaconi et Wadding, que Ximenès se retira du monde dès l'an 1477.

(2) Ce couvent dut son existence à l'heureuse issue de la guerre de succession contre Alph. de Portug. Voir, pour plus de détails, Robles, cp. 12 p. 47. id Gomez et Quintanilla.

coula , comme il l'assure lui-même , les plus beaux jours de sa vie , partagé entre l'étude et la vie ascétique , la Bible et la discipline à la main , et le corps couvert d'un cilice. A la manière des anciens anachorètes , il passait souvent des jours et des nuits en prières , dans une hutte isolée , qu'avec l'aveu de ses supérieurs , il s'était construite de ses propres mains , et qu'il aimait au point qu'il eût volontiers échangé contre elle le siège de Tolède , avec le chapeau de cardinal et la régence. Ses frères en religion le vénéraient pour ses lumières et sa piété , et souvent ses supérieurs l'appelaient à Tolède , pour donner son avis dans les affaires les plus importantes de l'ordre.

C'est dans un de ces voyages à Tolède , que l'on doit pour la seconde fois lui avoir prédit son élévation au siège primatial. Surpris par la nuit avec son compagnon , le pieux frère Pierre Sanchez , ils dormaient tous deux sur des gerbes , lorsque ce dernier s'éveilla tout à coup , en s'écriant : « Père François , je rêvais précisément que vous étiez archevêque de Tolède , et je vois un chapeau de cardinal sur votre tête. » Quoi qu'il en soit , Ximenès ne jouit pas longtemps du repos qu'il avait trouvé à Castagnar , car la règle de l'ordre , prescrivait des mutations fréquentes de couvent. Le pieux franciscain fut donc transféré dans le couvent non moins solitaire de Salzedá , où il continua et augmenta même la sévérité de son genre de vie et fut bientôt élu gardien (1). Pendant qu'il administrait cette humble charge aussi consciencieusement que s'il avait gouverné un diocèse entier , il se passa divers événements qui décidèrent du reste de sa vie , et firent de lui un des hommes qui ont le plus activement travaillé à la régénération de l'Espagne.

(1) Voir Gomez, Quintanilla , Fléchier.

CHAPITRE III.

Avènement de Ferdinand et d'Isabelle. Conquête de Grenade.

La destinée de Ximènes , ainsi que le sort futur de l'Espagne, dépendit de l'avènement de Ferdinand et d'Isabelle au trône. Pour arracher l'Espagne à la situation malheureuse dans laquelle elle gémissait vers le milieu du XV^e siècle, et pour relever la puissance et l'honneur de ce beau pays , il fallait deux choses avant tout : des gouvernants capables , et l'union des états espagnols , jusqu'alors souvent séparés et ennemis. Personne , à la naissance de Ferdinand (1452) et d'Isabelle (1457) (1) ne se serait douté que telle aurait été leur destinée. L'héritage de la couronne d'Aragon appartenait au frère aîné de Ferdinand, Carlos, prince de Viana, qui mourut dans la fleur de l'âge, le 23 septembre 1461 , sans avoir été marié. Grâce à cet événement , Ferdinand devint l'héritier du trône. Isabelle paraissait plus éloignée encore du trône de Castille : il fallait, pour que la couronne lui échût, que ses deux frères Henri IV et Alphonse mourussent, et que la Beltranée fût déclarée par son père incapable de régner. Cela fait, contre toute attente , il fallait pour le bonheur futur de l'Espagne , la réunion de ses deux plus grands états, par

(1) Date adoptée par le savant historien espagnol Clemencin , *Elogio de la reina Isabella*. T. IV de *Memorias de la real academia* , etc.

un mariage entre Ferdinand et Isabelle ; et mille obstacles qui semblèrent longtemps insurmontables , s'opposaient aussi à la réalisation de ce plan. Il est vrai qu'à l'âge de 6 ou 7 ans Isabelle avait été fiancée à Ferdinand ; mais la politique n'avait pas tardé à briser cette union, et la main de la princesse avait été promise au frère aîné de Ferdinand avant qu'elle eût atteint l'âge de dix ans. Après la mort du prince de Viana , elle fut destinée à Alphonse de Portugal (1464) ; mais ce nouveau plan échoua , nonobstant les prières et les menaces , contre la volonté expresse de la princesse, qui n'avait encore que treize ans. De plus grands dangers la menacèrent encore plus tard : elle faillit être la victime de la mauvaise politique de son frère , qui , pour affaiblir le parti des insurgés , voulut la donner au grand-maître de Calatrava , don Petro Giron , afin que lui et son frère, le puissant marquis de Villena, ainsi que leur oncle, l'archevêque Carillo, revinssent au parti du roi.

Déjà le grand-maître avait obtenu dispense de ses vœux et transmis sa dignité à l'un de ses fils. Isabelle eut horreur d'être unie à ce débauché ; elle conjura le Ciel avec larmes et en jeûnant , de l'en préserver, tandis que son amie, Béatrix de Bobadilla, s'apprêtait à le percer d'un poignard lorsqu'il approcherait d'Isabelle. Mais Giron mourut en route le 2 mai 1466, et la princesse fut délivrée de son quatrième prétendant.

Lorsqu'Isabelle eut ensuite été déclarée héritière par le traité de Toros de Guisando , elle se vit recherchée par de nouveaux prétendants des maisons de France et d'Angleterre ; mais elle avait jeté les yeux sur son cousin , Ferdinand d'Aragon , qui , à peu près du même âge qu'elle , se distinguait par sa beauté et ses qualités chevaleresques, et avait donné dans les guerres de son père des preuves éclatantes de sa valeur. La politique et l'inclination étaient

d'accord cette fois , et déjà le peuple se réjouissait de l'union de ce couple charmant. Mais pour la réalisation de leur mariage , il fallait encore l'approbation de Henri de Castille ; car au traité de Toros , il avait été réglé que , d'une part, Isabelle ne pourrait être forcée malgré elle à aucun mariage, mais que , d'autre part, elle n'oserait pas en contracter sans l'assentiment de son frère.

Cependant il devenait évident que Henri songeait à annuler ledit traité, et à écarter violemment sa sœur de la succession au trône. Au lieu de lui procurer un appui à ses droits par une alliance matrimoniale avec l'Aragon , elle devait être unie au vieux roi de Portugal , tandis que la Beltranée avait été fiancée au fils et héritier de ce monarque. Il était dès lors facile de prévoir qu'Alphonse , par égard pour son fils , soutiendrait les droits de la Beltranée et non ceux d'Isabelle. En opposition manifeste avec le traité juré , la force brutale et la prison devaient être employées pour contraindre la princesse à cette union, qui lui était politiquement et personnellement odieuse. En conséquence , elle se considéra comme déliée à son tour des engagements qu'elle avait pris, et, sans l'aveu de son frère, elle se maria solennellement avec Ferdinand (19 octobre 1469), qui s'était rendu d'Aragon à Valladolid , à travers une foule de dangers et en dépit des gardes de Henri qui l'épiaient (1).

Henri déclara alors sa sœur déchue de tout droit à la couronne de Castille ; mais le peuple et les Cortès la regardèrent comme l'héritière légitime , et à mesure que Henri, en proie à une maladie incurable, approchait de sa fin, on vit le plus grand nombre des familles de la haute noblesse, et même le célèbre cardinal Mendoza avec sa noble et puis-

(1) Prescott, Hist. de Ferdin. et d'Isab. 4^e p., p. 164-167.

sante parenté, se rapprocher d'Isabelle (1). Aussi, lorsque Henri mourut, le 11 décembre 1474, Isabelle fut sans délai proclamée reine et reconnue solennellement, en février 1475, par les Cortès rassemblées à Ségovie. Son époux reçut également le titre de roi. Toutefois Isabelle conserva la puissance souveraine, comme *reina proprietaria*; et l'exercice partiel que Ferdinand faisait de ce pouvoir, devait être simplement considéré comme émanant d'elle et accordé à son époux. Une grande partie des droits les plus importants furent réservés à elle seule, tels que la nomination des commandants de place, et la collation des bénéfices ecclésiastiques; mais dans les pièces publiques, sur les sceaux et les monnaies, l'image et les armes des deux souverains devaient être réunies (2).

Du reste, Isabelle ne fut pas longtemps tranquille sur le trône de Castille. Carillo, qui avait tant contribué à son élévation, se vit, grâce à l'influence croissante du cardinal Mendoza, trompé dans l'espoir qu'il avait conçu de dominer la jeune reine, et dès lors il songea à se venger. De même qu'au VIII^e siècle, Oppas, archevêque de Séville, avait appelé les Maures, il appela traitreusement les Portugais dans le pays, et alluma ainsi une guerre de succession qui devait être aussi longue que sanglante. Le même Alphonse de Portugal qui, onze ans auparavant, avait déjà voulu épouser Isabelle, se fiança à la Beltranée qui n'avait que 13 ans; et soutenu par Carillo et d'autres mécontents, fit valoir par l'épée les prétendus droits de cette princesse. La fortune fut d'abord de son côté, et déjà le vieux Carillo se vantait de renvoyer bientôt Isabelle à sa quenouille, après l'avoir élevée au trône (3). Toutefois, grâce à l'activité infatigable de Ferdinand et d'Isabelle et au désintéressement du clergé qui offrit la moitié des vases sacrés pour

(1) Prescott, p. 179. (2) Id. p. 495. (3) Id. l. c. p. 202.

la défense de la patrie; grâce aussi à l'enthousiasme du peuple pour la reine et à la haine des Castillans pour les Portugais, Alphonse eut le dessous et fut complètement défait le 1^{er} mars 1476, dans la sanglante bataille de Toro. Carillo et les autres qui avaient trahi le pays, durent alors revenir à l'obéissance et subir de dures conditions; mais ce ne fut qu'en 1475 qu'eut lieu une paix complète et avantageuse pour la Castille, après que Ferdinand, par la mort de Jean, son père, fut devenu roi d'Aragon. Alphonse renonça à toutes ses prétentions sur la Castille et à la main de Jeanne, laquelle eut la liberté de prendre le voile ou d'épouser plus tard le fils de Ferdinand et d'Isabelle, Don Juan, qui venait de naître. En revanche, on résolut et l'on accomplit plus tard le mariage du jeune Alphonse, fils du prince héréditaire de Portugal, avec la fille aînée des souverains de Castille, l'infante Isabelle, née en 1470 (1). Quant à la Beltranée qui dans l'intervalle était devenue religieuse à Coïmbre, elle abandonna sa cellule après ces événements, et jusqu'à sa mort (1530), elle soutint ses prétentions au trône et à la dignité royale; mais on eut peu égard à ses réclamations (2).

C'est ainsi que, pendant la captivité de Ximenès et son administration à Siguenza, le trône fut conservé à la souveraine qui était appelée à procurer plus tard, avec son secours, le bien du pays.

Ce qui donna en premier lieu occasion à l'élévation de Ximenès, ce fut la dissolution et la conquête du royaume de Grenade. L'heureuse issue de la guerre de succession avait affermi Isabelle dans la possession du pouvoir, et de

(1) Prescott, l. c. 204-217.

(2) Prescott, ib. p. 217, note 39. Surtout Clémencin, mém., etc. T. vi, illustrat. 49.

nombreuses améliorations faites dans le pays , l'élévation du bien-être général , l'augmentation de la puissance royale et des revenus , ainsi que la suppression des guerres privées des nobles entr'eux , l'avaient mise en état de faire de plus grandes entreprises. Elle songea donc , à l'aide de son époux , prince habile dans l'art militaire , à mener à bonne fin une œuvre qui devait procurer à l'Eglise chrétienne et à la couronne d'Espagne beaucoup de gloire et de nombreux avantages. Le chrétien ne pouvait considérer sans douleur ces belles contrées du sud de l'Espagne , d'où , depuis près de 800 ans , la croix avait été bannie par le croissant , et l'Evangile par le Coran ; et le patriote espagnol devait éprouver la même amertume en jetant les yeux sur la florissante Grenade , comme sur le monument constant de la faiblesse et de l'abaissement de sa patrie. En conséquence , le jeune couple qui régnait avec tant de vigueur , devait avoir déjà songé auparavant à reconquérir cette partie du littoral et s'être nourri avec joie de cet espoir , lorsque l'ouverture des hostilités par les Maures eux-mêmes , lui offrit l'occasion désirée de réaliser ce plan. « Je veux , disait Ferdinand , extraire l'une après l'autre les graines de cette Grenade ; » et il tint parole (1).

Ce fut Muley Aboul Haken qui brisa les liens d'amitié qui l'unissaient à la Castille. Il enleva à ce royaume Zahara , forteresse des frontières , qui était mal gardée (1481) , et dont il emmena toute la population en esclavage à Grenade. Les premières repréailles de Ferdinand furent l'audacieuse conquête d'Alhama , place forte des Maures , aussi riche que bien défendue (février 1482) ; et les Maures , un peu clairvoyants , comprirent bien que ce ne serait pas là la dernière punition infligée pour la rupture de la paix , mais

(1) Irving , description de la Conquête de Grenade. Francfort , 1829.

seulement le prélude de plus grands malheurs. C'est ce qui arriva en effet.

Ferdinand , il est vrai , dut se retirer avec de grandes pertes de la forteresse de Loja (1482) , et un plus grand désastre encore frappa la petite armée qui , en mars 1483 , fut presque anéantie dans les défilés de l'Axarquia , près de Malaga. Mais bientôt les Maures se divisèrent eux-mêmes ; Abou Abdallah , que les Espagnols appelèrent Boabdil , se révolta contre son père Aboul Haken , et lui enleva la plus grande partie de son royaume et même la capitale , de sorte que le vieux roi dut aller siéger à Malaga et laisser Grenade à son fils (1).

Un mois seulement après le malheur des chrétiens dans les gorges de l'Axarquia , Boabdil fut fait prisonnier à la bataille de Lucéna (21 avril 1483) , et remis en liberté par Isabelle , à condition de payer un tribut annuel à la Castille , de laisser passage libre aux troupes espagnoles , en guerre avec son père , et même de les approvisionner.

Son retour à Grenade renouvela la guerre civile ; et dans la capitale même , le sang maure versé par les Maures eux-mêmes , coula sans interruption pendant 50 jours et 50 nuits. El Zagal , c'est-à-dire le Vaillant , frère du vieux roi , l'avait renversé du trône , et engagé une lutte sanglante avec son neveu Boabdil , tandis que la fortune continuait , quoique lentement , à favoriser les armes des Espagnols. Les forteresses , l'une après l'autre , tombaient entre leurs mains , et dès l'an 1487 , en août , la magnifique Malaga dut se rendre aux vainqueurs. Deux ans après , vint le tour de Baza , capitale d'El Zagal , qui désespérant lui-même de la fortune , renonça au trône de ses ancêtres (décembre 1489). Une partie des possessions maures fut

(1) Prescott. Irving.

par là acquise à l'Espagne : les places fortes furent peuplées de chrétiens, mais il fut permis aux Maures de rester dans les faubourgs et les places ouvertes ; ils purent conserver leurs propriétés, leur religion, leurs lois et usages, et ne payèrent à la couronne de Castille que ce qu'ils payaient auparavant à leurs souverains (1).

Isabelle avait plus contribué à cet heureux résultat que le plus habile général. Souvent, revêtue de la cuirasse, elle animait par sa présence le courage de ses guerriers, et confondait leurs héros eux-mêmes par sa pénétration et sa fermeté inébranlable. Déployant une énergie infatigable, elle procurait tout ce que réclamaient les besoins de la guerre, mettant même ses bijoux en gage ; elle enrôlait de nouvelles troupes, prenait soin des armées et s'intéressait vivement aux blessés, pour lesquels elle inventa les ambulances. Et comme, à ses yeux, cette guerre n'avait pas seulement un caractère politique, elle sut entretenir vivante dans l'armée, la pensée qu'on se battait pour l'honneur de la croix ; les batailles devaient être précédées et suivies de prières et de cérémonies religieuses ; les querelles, le jeu, les joies grossières étaient bannies du camp (2).

Il ne restait plus de toute la puissance maure que le faible Boabdil, avec la moitié de son royaume ; et ce prince habitué à dépendre de la Castille, dont la protection seule l'avait maintenu sur le trône, avait déjà auparavant promis la reddition de Grenade, dans le cas où El Zagal serait forcé à céder sa part (3). Mais lorsque Ferdinand lui fit savoir que cette condition était remplie et que le

(1) Cfr. Irving, Prescott, Ferreras.

(2) Prescott, Irving.

(3) Prescott a commis dans ce récit quelques inexactitudes, relevées déjà dans la Tubinger theol. Quartarichrift, en 1843, p. 477 etc.

temps de se rendre était arrivé, ce faible prince répondit par un faux-fuyant, en disant qu'il n'était plus libre et ne pouvait tenir sa promesse. Sans doute, il avait en grande partie raison ; car on vit effectivement le peuple maure se lever avec un nouvel enthousiasme pour combattre les chrétiens ; et Grenade que 1030 tours protégeaient, parut disposée à faire face à la puissance même la plus formidable (1). Aussi, Ferdinand ne put rien faire de considérable pendant la première campagne (1490), et ce ne fut que l'année suivante, lorsque, vis-à-vis de Grenade, on vit s'élever avec une rapidité admirable la ville de Santa-Fé, qui prouvait la volonté arrêtée des Espagnols de ne plus quitter la place, ce fut alors seulement que les Maures perdirent tout à la fois le courage et l'espoir de se sauver (2).

Isabelle avait donné à la nouvelle ville le nom de Santa-Fé, c'est-à-dire, Sainte-Foi, parce que d'une part, elle considérait cette guerre comme une lutte en faveur de la foi ; et d'autre part, parce qu'elle avait foi à l'heureuse issue de son entreprise.

Son espérance ne l'avait pas trompée, car dès le 2 janvier 1492, elle fit son entrée dans la capitale des Maures, pour recevoir l'hommage de leur dernier prince. Celui-ci dit en soupirant adieu au pays de ses pères ; et, du haut d'un rocher, qui s'appelle encore aujourd'hui *el ultimo sospiro del Moro*, il jeta un dernier regard sur la belle Grenade, avant de se retirer dans une petite principauté située dans les montagnes d'Alpuxarra, qu'il quitta même bientôt pour aller mourir chez ses coreligionnaires, en Afrique (3).

(1) Belle description de cette ville dans Irving.

(2) Irving et Prescott.

(3) Id.

Son peuple obtint des conditions semblables à celles des sujets d'El Zagal quelques années auparavant, et même de plus douces encore : il devait conserver intacts, propriétés, culte, mosquées, lois, usages et autorités ; ne pas payer de plus forts impôts qu'auparavant, et même en être affranchi pendant trois ans. En outre, il était loisible à qui voulait d'émigrer. Ainsi s'accomplissaient les vœux que les Espagnols formaient depuis près de sept siècles et demi ; la honte de leurs ancêtres était effacée et la puissance des ennemis brisée, après une guerre de dix ans, qu'on a comparée à celle de Troie. Presque toute l'Europe prit part à la joie de l'Espagne, et les puissances luttèrent de zèle avec le Saint-Siège, pour célébrer par des fêtes magnifiques un événement si important et si heureux pour toute la chrétienté. Le pape accorda aux deux souverains, Ferdinand et Isabelle, le titre de *rois catholiques*, titre sous lequel ce couple illustre fut plus tard connu dans tout l'univers.

CHAPITRE IV.

Ximenès devient confesseur de la reine Isabelle et provincial de son ordre.

XIMENÈS avait passé dans la retraite paisible du cloître, les années de la guerre des Maures, si tumultueuses pour le reste de l'Espagne ; et cependant la fin de cette guerre devait l'arracher à sa tranquille cellule. En effet, un des résultats les plus importants de cette guerre, fut d'attirer l'attention d'Isabelle sur trois hommes qui devaient plus tard être ses plus fidèles serviteurs, rendre immortelle la gloire de son règne et faire la grandeur de l'Espagne. Ces trois hommes étaient Colomb, qui trouva un nouveau monde ; Gonzalve de Cordoue, le grand capitaine ; et le cardinal Ximenès. En effet, animée à de nouvelles entreprises par la joie de la conquête de Grenade, elle accorda, par un décret daté de Santa-Fé, 17 avril 1492, une petite flotille aux prières si longtemps inutiles de Colomb ; et ce grand homme découvrit la plus grande des parties du monde.

Gonzalve de Cordoue, nommé avec vérité *el gran capitán*, ne brille pas dans l'histoire d'un éclat beaucoup moins vif. Ce fut dans la guerre mauresque qu'il commença à faire paraître ces talents extraordinaires, cette habileté rare, grâce auxquels il sut ensuite avec les plus faibles ressources, par la vigueur de son génie et par un empire

presque magique sur les troupes, accomplir les plus grandes choses, et non-seulement conquérir, mais encore conserver pour l'Espagne, le royaume de Naples.

Quant à Ximenès, ses destinées n'eurent pas une connexion si étroite ni si immédiate avec la guerre de Grenade. Toutefois, un nouvel archevêché fut érigé dans cette ville, pour les nouveaux habitants chrétiens du territoire conquis et pour la conversion des Maures; et ce siège fut confié par Isabelle à son confesseur Fernando de Talavera. Si une grande vertu personnelle, une pureté de vie à l'abri de tout reproche et une douceur remarquable, devaient faire de quelqu'un l'apôtre des Maures, ce devait être sans contredit ce moine de l'Ordre de Saint-Jérôme, qui échangea son évêché d'Avila contre l'archevêché beaucoup plus pauvre de Grenade et refusa apostoliquement le dédommagement qui lui était offert.

Isabelle songea sans délai à se choisir un nouveau directeur de conscience, également pieux, et le cardinal Mendoza, devenu primat de Tolède depuis la mort de Carillo, attira son attention sur Ximenès. Ce prélat avait conçu pour lui une haute estime depuis qu'il l'avait connu à Siguenza, et il le croyait capable non-seulement de diriger la conscience de la princesse, mais de lui donner aussi de sages conseils concernant les affaires de son royaume, sur lesquelles elle consultait souvent son confesseur. Sur le désir que lui témoigna la reine, d'apprendre à connaître personnellement celui dont il lui faisait l'éloge, le cardinal, sous prétexte d'affaires pressantes, invita le pauvre Franciscain à venir le trouver de Salzéda à la cour; et après l'avoir longtemps entretenu de toutes sortes de choses, il le conduisit, sans qu'il s'en doutât, et comme par hasard, dans l'appartement de la reine. La manière d'agir humble et modeste, et en même temps si digne du

Père, ainsi que la clarté de son esprit et la noblesse des principes qui se manifestaient dans ses discours excitèrent dans l'âme d'Isabelle une véritable admiration pour lui. Ximenès cependant ne comprenait pas encore ce que tout cela signifiait; ce fut seulement quelques jours après qu'il fut rappelé près de la reine et instruit de sa volonté. Il voulut modestement détourner de lui une charge si difficile, et qui troublait entièrement sa manière de vivre; mais la volonté bien arrêtée de la princesse mit fin à une plus longue résistance; et la seule chose qui lui fut accordée, ce fut qu'il continuerait de rester dans son couvent, et qu'il n'oserait paraître à la cour, sans y être spécialement appelé (1).

La reine, au témoignage du savant Pierre Martyr, qui vivait à sa cour, fut satisfaite au plus haut point du choix qu'elle venait de faire; et les Espagnols eux-mêmes félicitèrent leur souveraine d'avoir pris pour confesseur un homme qui égalait saint Augustin en sagesse, saint Jérôme en mortification, et saint Ambroise par son zèle pour la foi. Il n'y eut pas jusqu'aux courtisans eux-mêmes sur qui la mine respectable du pieux religieux ne fit une profonde impression, dont Ferdinand d'Alvarez, secrétaire royal, rend compte en ces termes, dans une lettre à Pierre Martyr, son ami: « A la place de l'archevêque de Grenade, il nous est venu de la solitude des sombres forêts, un homme d'une haute sainteté, consumé par la mortification, et semblable aux anciens anachorètes Paul et Hilarion (2). »

Mais plus Ximenès cherchait à se tenir éloigné des affaires politiques, plus la reine aimait à prendre souvent con-

(1) Gomez, t. 1, p. 935; Robles, p. 56, et Fléchier, l. 1, p. 45.

(2) Martyr. Epist. 105 et 108, édit. Elzev., 1670.

seil de lui ; de sorte que , dans la suite , il lui arriva rarement de résoudre ou d'exécuter quelque chose d'important , sans avoir auparavant demandé sa manière de voir (1).

Quelque temps après avoir été nommé confesseur , Ximenès fut aussi élu , par le chapitre des Franciscains , Provincial de la Vieille et de la Nouvelle Castille , et il accepta de bon gré cette charge pour le terme ordinaire de trois ans , afin de pouvoir travailler vigoureusement au rétablissement de la discipline et de l'austérité claustrales , et d'oser en même temps se montrer plus rarement à la cour. Accompagné de François Ruyz , jeune Franciscain , d'un esprit cultivé , qu'il avait choisi pour secrétaire et pour aide , à la recommandation du gardien d'Alcala , il parcourut avec zèle et assiduité les différentes contrées de sa vaste province , pour visiter tous les couvents de son ordre , faire disparaître les abus qui pouvaient s'y être glissés et animer ses frères à une vie austère , autant par son exemple que par sa parole. Tous ces voyages , il les faisait à pied ; seulement , lorsqu'il était incommodé , et encore rarement , il faisait usage d'une pauvre mule. Se conformant littéralement à la règle de l'ordre , il mendiait lui-même ce dont il avait besoin pendant ses voyages , et souvent même , il devait se contenter de racines sèches , de sorte que le frère Ruyz lui dit un jour en souriant : « Très-révérend Père , vous ferez si bien que nous mourrons de faim : Dieu donne à chacun son talent : méditez et priez pour moi , pendant que je mendierai pour vous (2). » Toutefois Ruyz savait autre chose que mendier ; aussi Ximenès l'honora bientôt de son amitié et le recommanda plus tard pour un évêché.

Etant arrivés à Gibraltar , pendant un de ces voyages , Ximenès y conçut un vif désir de passer en Afrique , à

(1) Gomez , l. c. p. 936. (2) Quintanilla , l. I. , c. 10. Fléch. l. I. , p. 46.

l'exemple de saint François d'Assise , fondateur de son ordre et son modèle , de se faire apôtre des infidèles et d'y trouver peut-être le martyr. Mais une personne pieuse , qui avait la réputation d'être prophétesse (1) , lui conseilla de renoncer à ce dessein , et de s'attacher plutôt aux grandes choses qui l'attendaient en Espagne (2).

Bientôt après , la reine le rappela à la cour , pour la seconder dans l'exécution du plan qu'elle avait formé , d'une réforme générale des couvents de tous les ordres. Ximenès entra dans cette pensée , avec toute l'énergie de son caractère , et cela d'autant plus volontiers , qu'en effet , les couvents espagnols avaient alors grand besoin d'une réforme fondamentale. Il commença donc , sans délai , par l'ordre de Saint-François , dont le triste état venait de lui être révélé par la visite qu'il en avait faite. Non-seulement presque tous les couvents étaient entre les mains de conventuels relâchés , mais , la plupart avaient même totalement oublié la mortification et la pauvreté apostolique , et commencé à mener une vie opulente et voluptueuse dans des édifices magnifiques. Soutenu par le bras de la puissance royale , Ximenès chercha partout à transformer les conventuels en observants ; et , à cet effet , il enleva aux couvents les biens qu'ils possédaient en opposition avec leur règle , chassa les moines les plus mauvais , et tâcha de déterminer les meilleurs à accepter la réforme. Il offrit même des pensions à plusieurs d'entr'eux , s'ils voulaient quitter leur couvent , et faire place à des frères plus austères. C'est ce qui eut lieu , par exemple , à Tolède , où un couvent de Franciscains , en évacuant le monastère , se mit

(1) C'était une tertiaire , qui , outre les devoirs du Tiers-Ordre , observait volontairement les trois vœux monastiques.

(2) Gomez , l. c. p. 937.

à chanter solennellement , pour se moquer de lui , le psaume *In exitu Israël*, etc. (1).

Dans de telles circonstances, et dans cette lutte de l'austérité claustrale contre l'amour des jouissances de la vie , le réformateur ne pouvait pas manquer d'être en butte à une foule de calomnies et de diffamations ; mais Ximenès, sans se troubler , marcha toujours d'un pas ferme dans la carrière où il était entré , jusqu'à ce qu'enfin, ce qui n'eut lieu toutefois que lorsqu'il était déjà archevêque de Tolède, il atteignit le but qu'il s'était proposé.

(4) Robles, l. c. p. 68. Quintanilla, l. c. lib. I, c. II seq. Gomez, l. c. p. 937.

CHAPITRE V.

Ximenès est nommé archevêque de Tolède.

PENDANT qu'Isabelle et son pieux confesseur poursuivaient ardemment la réforme de l'ordre des Franciscains, le cardinal Mendoza était tombé malade, et s'était retiré à Guadalaxara , sa patrie , pour y jouir , loin des affaires , d'un air plus fortifiant. Quelque temps après , vers la fin de 1494 , Ferdinand et Isabelle elle-même allèrent visiter leur ministre malade. Celui-ci , dans un long entretien , leur laissa son testament politique , et leur parla en détail de l'avenir du royaume, et des mesures à prendre après sa mort. Entre autres choses, il leur fit , à ce qu'il paraît , des propositions au sujet de la nomination d'un nouvel archevêque de Tolède (1).

En possession de revenus immenses , de nombreux vassaux, et de beaucoup de villes et de forteresses, l'archevêque de Tolède était en même temps primat d'Espagne et grand-chancelier de Castille (2). En cette double qualité, il était incontestablement , après le souverain , le premier

(1) Gomez , l. c. p. 938.

(2) Les revenus de l'archevêché s'élevaient alors à 80,000 ducats , et depuis Isabelle, la dignité de grand-chancelier était attachée au siège de Tolède. Plus tard , cette charge, comme beaucoup d'autres , ne fut plus qu'un vain titre. Voir Prescott, II p., p. 440 et 586.

et le plus puissant personnage du royaume, et il était même redoutable au roi, lorsqu'à la tête de la noblesse il se mettait à faire de l'opposition au trône. Dans un état aussi complètement aristocratique que la Castille, où le régent du royaume, à l'époque de l'avènement d'Isabelle, ne surpassait nullement les principaux Grands en revenus (1), et fort peu en puissance et en considération, un primat en même temps grand-chancelier n'avait guère moins d'importance, qu'autrefois l'archevêque de Gnesen dans le royaume électif de Pologne. C'est pourquoi Mendoza, quoiqu'appartenant lui-même à la plus haute noblesse, donna aux deux rois le conseil politique de ne plus nommer à cette place importante, un membre de la haute noblesse, mais un homme vertueux de la classe moyenne, qui sans sympathies ni liaisons de famille avec les grands du royaume, fût, par son origine et sa piété, éloigné de tout plan ambitieux. A l'appui de ce conseil, Mendoza cita son prédécesseur, Alphonse Carillo, qui s'était rendu si redoutable aussi bien à Isabelle elle-même, qu'à son père Henri IV, et qui avait longtemps fait chanceler le trône. On dit même qu'il recommanda à la reine son confesseur actuel, comme l'homme le plus propre à remplir cette place importante.

Peu de temps après cet entretien, le grand cardinal mourut après une année de souffrances, le 11 janvier 1495. Pendant 20 ans, il avait été le fidèle ministre de la reine et de son époux, et il avait exercé sur le gouvernement de l'État une influence si grande, qu'on l'appelait en badinant, *le troisième roi de l'Espagne*. Sa jeunesse, comme malheureusement alors pour une grande partie du clergé espagnol, n'avait pas été irréprochable au point de vue des mœurs; mais il avait plus tard effacé cette tache par

(3) Prescott, I p. 240 II, p. 584, 625.

de nombreuses vertus, consacré ses immenses revenus à favoriser les sciences et à secourir les pauvres, provoqué de tout son pouvoir le bien du pays, et, avec une pénétration rare, gagné en outre tous les cœurs par sa douceur et sa modestie. Aussi son nom était-il aussi cher à l'Espagne que célèbre à l'étranger; et son illustre souveraine elle-même lui donna encore après sa mort, une preuve publique de son estime, en se chargeant personnellement de l'exécution de son testament (1).

La nomination au siège de Tolède préoccupa alors la reine. C'est que, dans son contrat de mariage, elle s'était précisément réservé la collation des places ecclésiastiques, et au moment d'exercer ce droit si dangereux dans les mains d'un prince, elle sentait vivement sa grande responsabilité. Elle avait bien présent à l'esprit le conseil de Mendoza, mais l'importance de la chose lui faisait désirer d'entendre là-dessus l'avis de son sage confesseur. Ximenès, différant en ce point d'avis avec Mendoza, ne trouvait de propre à remplir cette charge qu'un homme de la plus haute noblesse, et signalait à l'attention de la reine un neveu du cardinal défunt, Diego Hurtado Mendoza, archevêque de Séville. Le roi Ferdinand, au contraire, voulait procurer cette place à son fils naturel Alphonse d'Aragon, que déjà il avait élevé, par la violence, au siège archiepiscopal de Saragosse (2), lorsqu'il n'avait encore que six ans. Toutefois, quoiqu'Isabelle eût coutume d'avoir beaucoup d'égard pour les désirs de son époux, et qu'on ne pût guère douter des facultés d'Alphonse, son âge, d'une part,

(1) Gomez, l. c. p. 938. — Prescott, II p. 98-104.

(2) Mariana (l. XXIV, c. 16) rapporte que Sixte IV s'y opposa de toutes ses forces et refusa la dispense demandée; mais que Ferdinand et le roi de Naples forcèrent ce pontife à reconnaître Alphonse, comme administrateur perpétuel de l'archevêché. Voir aussi Ferreras, *Hist. d'Esp.* t. VII.

car il n'avait que 24 ans , et de l'autre sa conduite passablement scandaleuse , ne lui permirent pas de prendre cette demande en considération ; et dès lors , prières , flatteries , colère du roi , tout fut inutile .

Elle avait beaucoup plus de confiance dans le juriste Oropeza , qui avait renoncé à sa charge de conseiller d'État , pour pouvoir s'adonner entièrement à la piété. Ximenès plaidait aussi en sa faveur , et déjà le décret de nomination était prêt , et un courrier expédié au pape pour demander la ratification du choix , lorsque tout à coup Isabelle changea de résolution , soit que l'âge avancé d'Oropeza lui donnât à réfléchir , soit que , selon d'autres , ce pieux vieillard eût lui-même prié qu'on l'épargnât. Elle résolut alors d'élever son confesseur lui-même au siège vacant ; et , à son insu , elle envoya un second courrier à Rome , pour avertir son ambassadeur de ne pas insister sur la première nomination , et de demander au contraire les bulles pour Ximenès. Peu de temps après , le pape tint un consistoire , et répondit aux vœux d'Isabelle , de manière que , dès le carême de l'année 1495 , les brefs et les dépêches nécessaires purent arriver à Madrid , où se trouvait alors la cour. En ce moment , Ximenès , après avoir entendu la confession de la reine le vendredi-saint , voulait se rendre du couvent des Franciscains de Madrid à celui d'Ocanà , pour y passer ces saints jours dans le recueillement , lorsqu'un chambellan vint tout à coup le rappeler au palais près de la princesse. Il s'y rendit sans délai , espérant être bientôt congédié ; mais , à son grand étonnement , Isabelle lui parla longtemps de choses tout indifférentes , jusqu'à ce que , au beau milieu de la conversation ; elle lui présenta les bulles papales , en disant : « Mais voyez un peu ce que veut le Saint Père avec cet écrit. » Ximenès , selon l'usage des catholiques , baisa avec respect les lettres du pape , avant d'en prendre lecture. Mais dès qu'il les eut dépliées et

qu'il en eut vu l'adresse : *A notre vénérable frère, François Ximenès de Cisneros, archevêque élu de Tolède*, il les rendit en pâlisant et s'écria : « Cela ne s'adresse pas à moi ; » et en même temps il sortit de l'appartement , sans même prendre congé , pendant qu'Isabelle lui criait amicalement : « Vous me permettez cependant de voir ce que le pape vous écrit. » Du reste , elle résolut de le laisser un peu à lui-même , dans le trouble qui l'agitait , afin qu'il pût se remettre plus facilement. Mais Ximenès se dirigea en toute hâte vers Ocanà , sans dire à Ruyz , son compagnon , autre chose que ces paroles : « Venez , mon frère , il nous faut partir le plus promptement possible (1). »

Quelques heures s'écoulèrent , et la reine , croyant que Ximenès était encore à Madrid , envoya deux des premiers officiers de sa cour au couvent des Franciscains , pour le déterminer à accepter la dignité qui lui était offerte. A la nouvelle que le Provincial venait de partir pour Ocanà , ils montèrent à cheval et coururent en toute hâte après lui ; ils l'atteignirent à trois lieues environ de Madrid , et réussirent , après de longs pourparlers , à lui faire reprendre le chemin de cette ville ; mais pour l'archevêché , il le refusa à différentes reprises et de la manière la plus absolue.

Le *nolo episcopari* est , à la vérité , passé en proverbe , grâce à l'affectation avec laquelle plusieurs en ont fait usage ; mais pour ce qui concerne Ximenès , sa déclaration de vouloir rester moine et faire son salut dans la solitude du cloître , était si indubitablement sincère , et son refus fut si constant , que la reine crut devoir s'en plaindre au pape. Six mois déjà s'étaient écoulés , et , dans l'intervalle , la cour avait été transportée à Burgos , lors-

(1) Gomez , l. c. 939-940. Fléch. l. 1 , 34-36. Robles , l. c. C-13, Quintauilla , l. 1 , c. 46.

qu'arriva un nouveau bref papal, qui demandait au Provincial, en vertu de l'obéissance canonique, d'accepter sans délai l'archevêché (1). Ce pape était Alexandre VI ; c'est lui qui obligea formellement un des hommes les plus dignes, à accepter le siège primatial d'Espagne.

Voyant que toute résistance ultérieure lui était interdite, Ximenès se fit enfin sacrer solennellement dans l'église des Franciscains de Taragona, le 11 octobre 1495, jour de l'Octave de saint François. Les deux rois étaient présents, et tous les gens de bien manifestèrent la joie que cet événement leur causait. Lorsqu'après la cérémonie, le primat nouvellement sacré dut, d'après l'usage traditionnel, baiser la main aux deux rois, il leur dit ces quelques paroles pleines de dignité : « Ce n'est pas tant pour remercier vos Altesses (2) de m'avoir élevé au premier siège d'Espagne, que je vous baise maintenant les mains ; c'est bien plutôt dans l'espoir que de ces mains puissantes, vous m'aidez à supporter le pesant fardeau dont vous avez chargé mes épaules. » Touchés de ces paroles, Ferdinand et Isabelle, et après eux tous les Grands, baisèrent eux-mêmes respectueusement les mains du nouveau primat, qui en retour leur donna pieusement sa bénédiction, et fut ensuite reconduit chez lui avec beaucoup de solennité (3).

Aussi longtemps que Ximenès, jeune encore, avait aspiré à de modestes emplois ecclésiastiques, ils avaient fui devant lui et l'avaient même conduit à la prison ;

(1) Gomez, l. c. 940-941, Robles, c. 43. Fléch., l. I, 37-38. Quintanilla, l. I, c. 47.

(2) Charles-Quint est le premier qui ait porté, en Espagne, le titre de *Majesté*.

(3) Gomez, l. c. p. 944. Robles, c. 43, p. 80. Fléchier, p. 39. Quintanilla, p. 39.

mais du moment qu'il les méprisa, les plus grands honneurs le poursuivirent avec ardeur et s'imposèrent violemment à ses refus. Douze ans à peine s'étaient écoulés depuis la mort de Carillo, et déjà le pauvre prêtre qu'il avait gardé en prison pendant six ans, à propos d'un mince bénéfice, héritait de la puissance et de la dignité de son persécuteur. Et depuis lors, trois siècles et demi se sont passés, et l'homme instruit se souvient avec respect de Ximenès, tandis que depuis longtemps le nom de Carillo est voué à l'oubli.

CHAPITRE VI.

Manière de vivre du nouvel archevêque.

MURI par l'expérience et endurci par la mortification , Ximenès était monté sur le siège de Tolède , à 59 ans ; pour y faire de grandes choses , tant comme évêque et réformateur des couvents , que comme homme d'état et protecteur des sciences.

Comme tous les *vrais* réformateurs , il commença ses améliorations par lui-même , et offrit dans sa propre conduite un modèle et un exemple à ses diocésains. « L'évêque , dit saint Paul , (1. Tim. III. 4.) doit bien gouverner sa propre famille , » et cet avis , Ximenès l'a si fidèlement observé , que nous pouvons sans crainte le comparer à saint Charles Borromée et à d'autres héros chrétiens , qui sont restés pauvres au sein des richesses , solitaires au milieu du monde , et mortifiés , au milieu du luxe et de la magnificence.

Considérons d'abord ce grand homme dans l'intérieur de sa maison , avant de le suivre sur le théâtre public de son activité. Franciscain du fond de son cœur , Ximenès voulut , dans la position élevée où il se trouvait transporté , réaliser en sa personne la pauvreté apostolique et l'austère mortification du saint fondateur de son ordre , et offrir tout à la fois le spectacle de la sublimité épiscopale

et de la simplicité monacale. En conséquence, on ne vit pas d'argenterie briller sur sa table, ni aucune espèce d'ornements décorer les murailles de ses appartements; on n'apercevait chez lui aucune trace de dépense, aucun vestige de luxe ou de richesse. Il conserva pour son habillement le froc des Franciscains, et pour nourriture, les pauvres aliments que prescrit la discipline monastique dans sa plus grande rigueur. Il continua de faire à pied les voyages nécessaires, ou tout au plus se servait-il quelquefois d'une mule; à l'exemple des pauvres prêtres espagnols. Son palais était devenu un cloître, et dix Franciscains formaient toute la cour du primate grand chancelier (1).

Toutefois comme les guêpes s'attaquent de préférence aux meilleurs fruits, le genre de vie de l'archevêque fut aussi blâmé de différentes manières. Les uns se plaignaient de ne pas trouver en lui des sentiments dignes d'un prince, les autres parlaient même d'hypocrisie et d'orgueil spirituel; et les uns et les autres s'accordaient à dire qu'une telle conduite était préjudiciable au respect dû à cette haute dignité ecclésiastique et civile. Bien et mal pensants en portèrent plainte au Saint-Siège, et Alexandre VI envoya à Ximènes (1495), un bref unique peut-être dans son espèce, et par lequel un successeur des apôtres est détourné de la pauvreté et de la simplicité apostoliques. Il est ainsi conçu: « Alexandre VI à son bien-aimé fils, François, archevêque élu de Tolède. Très-cher fils, salut et bénédiction apostolique! La sainte Eglise, comme vous savez, est comme la Jérusalem céleste, décorée d'une foule d'ornements divers, dans lesquels, s'il peut y avoir excès, on peut aussi pécher par

(1) Gomez, l. c., p. 943. Robles, c. 43. Fléch., p. 536-533. Prescott, l. p. II, p. 586.

défaut. Observer ce qui est dans les convenances de chaque état, c'est chose agréable à Dieu. Il faut donc que chacun, et particulièrement un chef de l'Eglise, évite, non-seulement dans ses mœurs, mais aussi dans sa mise et dans tout son extérieur, le soupçon d'une bassesse superstitieuse, aussi bien que le reproche de vanité et d'orgueil, car par l'une comme par l'autre la considération de l'ordre ecclésiastique est amoindrie. Maintenant donc, que le Saint-Siège vous a élevé d'un état plus humble à la dignité archiepiscopale, et qu'à notre grande joie nous avons appris que vous menez, quant à votre intérieur, une vie agréable à Dieu, nous vous avertissons aussi de conformer extérieurement votre habillement, votre suite, et tout ce qu'exige la bienséance, à la dignité de votre état actuel. Donné à Rome, sous l'anneau du pêcheur, le 15 décembre 1495, la quatrième année de notre pontificat. (1) »

Ce ne fut pas sans chagrin que Ximènes se vit troubler dans sa manière de vivre par cet avertissement pontifical. Toutefois, croyant devoir céder, et ne voulant rien moins que nuire à la considération de sa dignité hiérarchique, il déploya dès lors extérieurement et en public une magnificence en rapport avec sa haute position, tandis qu'en secret, il restait fidèle à son ancienne austérité. Vers la fin du moyen âge, plus qu'à aucune

(1) Gomez, l. c. p. 942. Quintanilla, p. 6, de l'Appendice. Rayn. contin. anal. Baronii ad annum 1495. Wadding, *Annales Minorum*, XV, p. 443. Je soupçonne cette date du 15 décembre d'être inexacte, car alors Ximènes était sacré depuis deux mois, et l'adresse porte: *electo Toledano*. Quant à la date donnée par Fléchier, 15 septembre 1496, elle est certainement fautive. A cette époque, Ximènes était sacré depuis un an; puis elle tomberait dans la cinquième et non dans la quatrième année d'Alex. VI, élu le 11 août 1492. Peut-être faut-il lire dans le Bref, le 15 septembre 1495, date qui s'accorderait avec l'expression *electo*.

autre époque, l'amour de la pompe, du faste et de la magnificence était devenu dominant en Espagne (1), où les Maures avaient habitué les esprits à un luxe presque asiatique; aussi on y donnait une importance excessive à l'éclat extérieur. Les plus grands hommes de ce temps, par exemple, le Grand Capitaine (2), croyaient eux-mêmes pouvoir ajouter à la considération dont ils jouissaient à juste titre, en déployant un faste ruineux, et en s'entourant d'un éclat plein d'ostentation. Il n'y avait que quelques caractères élevés, tels que la reine Isabelle et notre moine archevêque, que la contagion du luxe n'eût pas atteints. Toutefois, de même qu'Isabelle, lorsque la considération du pouvoir royal semblait l'exiger, ne dédaignait pas de paraître dans l'éclat de la plus grande magnificence (3), Ximenès aussi, instruit par les plaintes portées contre lui, et par les avis qu'il avait reçus, crut devoir céder en quelque sorte à la faiblesse et aux préjugés des Espagnols. On le vit donc à partir de là, vêtu de soie et de fourrures précieuses; mais sous cette magnifique enveloppe, son corps était toujours couvert du froc grossier du Franciscain, qu'il raccommo- dait lui-même de temps en temps, pour se rappeler plus vivement sa bassesse. Pie VII, pendant sa captivité en France, a donné le même exemple d'humilité; mais tandis qu'il a essuyé pour ce motif les railleries des Français, les contemporains de Ximenès ont su mieux apprécier cet acte de vertu; et la cassette trouvée après sa mort, et dans laquelle il conservait son fil et ses aiguilles, a été vénérée comme un reliquaire (4). On vit dès lors, dans

(1) On a beaucoup de preuves dans Voigt. *Fürstenleben und Fürstensitte*, im 16^{ten} Jahrh.; et dans Raumer. *Dict. hist.*

(2) Prescott., 4, p. 43.

(3) Prescott., 1^{re} p. 370. etc.

(4) Gomez, l. c. p. 912, 948-1427. Fléch. l. VI, p. 532.

son palais archiépiscopal, de riches lits de soie et de pourpre, dont la boiserie artistement travaillée était ornée d'or et d'ivoire; mais il continua à dormir sur la dure ou sur une planche dans son habit de religieux, et cacha cette mortification à ses domestiques mêmes, dont aucun n'osait le suivre dans sa chambre à coucher. Toutefois le hasard fit un jour découvrir sa pieuse fraude, et bientôt la sévérité dont il usait envers lui-même fut connue dans tout le pays, tellement qu'un jour un muletier, que Ximenès blâmait de se lever trop tard, lui répondit laconiquement: «Croyez-vous donc, Révérendissime Seigneur, que je sois si vite prêt que vous? Vous n'avez le matin qu'à vous secouer et à serrer un peu plus la corde autour de votre corps; mais moi, il me faut plus de temps pour être prêt à me mettre en route (1).»

A partir de là, le prélat donna aussi plus souvent de magnifiques repas; mais tandis que les tables pouvaient à peine porter la foule des mets dont on les chargeait, il ne prenait qu'une nourriture commune et peu coûteuse. Enfin, quoiqu'entouré de pages appartenant aux premières familles de la noblesse espagnole, il resta, comme auparavant, pour ses besoins son propre domestique, et prit soin avant tout de donner à ces enfants nobles une éducation convenable (2). Quant à lui, son temps était rempli par la prière, le travail et l'étude. Des affaires de l'État; il retournait à son bréviaire, disait tous les jours la sainte messe, assistait souvent au chœur, dont il préférait le simple plain-chant à toute espèce de musique savante et artificielle (3); mais il aimait surtout à prier dans de petites chapelles obscures, dont le silence convenait à la profondeur de ses sentiments. Tous les jours

(4) Fléchier, liv. VI, p. 527. — (2) Id. l. VI, p. 507-524. — (3) Id. liv. VI, p. 486.

il lisait à genoux quelques chapitres de l'Écriture, et contemplait nombre de fois par jour un petit crucifix qu'il s'était attaché au bras avec un cordon, et qu'il regardait comme un préservatif contre le péché. Jamais il ne s'accordait le moindre plaisir, sauf celui d'une promenade, et encore rarement; mais, en revanche, il se délassait chaque jour par des entretiens religieux, avec les membres de son ordre qui l'entouraient et avec d'autres religieux; il se ranimait de temps en temps par des retraites temporaires dans un couvent de l'ordre, où il vaquait à tous les exercices de piété comme le moindre des frères, se confessait, et exerçait de sévères mortifications. En outre, il se donnait souvent la discipline, dans une chambre secrète de son palais, portait fréquemment un cilice, et était si rigoureux envers lui-même, que le pape Léon X dut encore l'avertir à ce sujet (1).

Toutefois, de même qu'auparavant on avait blâmé sa pauvreté, il s'en trouva alors qui critiquèrent l'éclat extérieur dont il s'était environné. Ainsi, le P. Contrera, dans un sermon prêché devant Ximenès, s'oublia un jour au point de faire des allusions pleines d'amertume et d'inconvenance à son collet de fourrure. Le prélat lui montra plus tard, de l'air le plus tranquille, le cilice qu'il portait, et le critique sans mission resta muet (2).

Mais il ne lui fut pas aussi facile de réduire tous les mécontents au silence; il éprouva au contraire bien des choses désagréables de la part des religieux de son ordre, et plus spécialement, de la part de ceux dont il s'était entouré. Il peut arriver en effet que sous le froc le plus humble se cache un grand orgueil; et cette passion avait effectivement porté plusieurs Franciscains à espérer de leur ancien

(1) Gomez, l. c. p. 4437. Quintanilla, l. II, c. 8. Fléchier, liv. VI, p. 487-494. 527-534. — (2) Gomez, l. c. p. 4437.

confrère toutes sortes de faveurs temporelles, des honneurs, des dignités, des évêchés, etc. Ceux qu'il avait attachés à sa maison comptaient surtout là-dessus et intriguaient même dans l'espoir d'arriver plus tôt à leur but.

Mais Ximenès était si éloigné d'une aveugle partialité pour son ordre que, par un amour vrai pour lui, il avait au contraire résolu d'écarter de ses membres les places et les honneurs, comme de dangereux écueils pour la vie religieuse. D'autre part, il n'accordait à ces religieux aucune espèce d'influence dans l'administration du diocèse; et tandis qu'il s'entretenait le plus amicalement du monde avec eux des affaires de l'ordre, il observait à leur égard le plus rigoureux silence sur tout ce qui concernait ses autres affaires et ses projets. Aussi, l'orgueil blessé et les espérances déçues, ne manquèrent pas de se plaindre hautement de la dureté, de la froideur et de la méfiance de l'homme qui se montrait si peu affectionné à ses frères, et qui faisait servir sa haute position au détriment plutôt qu'à l'avantage de l'ordre.

Mais Ximenès persévéra, sans rien dire, dans ses principes; et sa seule démonstration fut de renvoyer, l'un après l'autre et sans éclat, dans leur couvent, sept des dix Franciscains de son entourage. Il ne garda près de lui que François Ruys et deux autres, qui lui servirent d'aumônier, de confesseur et de prédicateur, et qui, plus tard, à sa recommandation et à cause de leurs vertus, furent élevés à des évêchés et à d'autres grandes dignités ecclésiastiques (1). Nous verrons bientôt comment les Franciscains tâchèrent de s'en venger.

(1) Gomez, l. c. p. 643-944. Ximenès obtint du pape la permission d'avoir près de lui quatre Franciscains, à ce que rapporte Wadding, *Annales Minorum* t. XV, p. 224 du supplément.

Au reste , de toutes les personnes de sa maison , il n'en est aucune qui lui ait causé plus de chagrin que son propre frère Bernardin. Lorsque Ximenès entra au couvent , son frère courait le monde , sans emploi. Plus tard , il entra aussi dans l'ordre de Saint-François , et montra tant de zèle , que Ximenès lui accorda beaucoup de pouvoir dans son palais. Mais la violence de son tempérament en fit bientôt le tyran de la maison , et le porta à maintes folies. Il devint grossier et blessant pour l'archevêque , ses amis et ses employés ; il chassait de sa propre autorité les domestiques de la maison ; il se montrait fier et hautain , quand Ximenès lui faisait des représentations ; et plus d'une fois , dans son dépit , il se retira dans un couvent , jusqu'à ce que la fougue de sa colère fût calmée. Chaque fois Ximenès l'accueillait toujours avec une nouvelle amitié , sans se souvenir du passé. Un jour , cependant , il était sorti dans une telle fureur du palais de l'archevêque pour se rendre à Guadalajara , qu'il y composa contre lui un libelle diffamatoire , avec le dessein de le présenter à la reine , à la première occasion. A cette nouvelle , Ximenès le fit subitement arrêter , ordonna de saisir tous ses papiers y compris le libelle , et tint renfermé pendant deux ans le calomniateur , jusqu'à ce qu'il commençât à montrer du repentir et à promettre de se corriger. Mais cette rude leçon n'avait pas encore brisé le caractère impétueux de Bernardin ; elle avait au contraire laissé dans son cœur un aiguillon de haine , qui bientôt le porta à des démarches plus coupables encore.

Un jour , en effet , que Ximenès , à Alcalá , était retenu au lit par une indisposition , Bernardin , malgré la défense expresse de son frère , intervint avec tant de violence dans une question de droit pendante au tribunal archiépiscopal , qu'il amena les juges à faire fléchir la justice. Instruit de cette affaire par les plaintes de la partie lésée , Ximenès

se fit sans délai présenter à lui-même les pièces du procès , suspendit l'exécution du jugement , cassa les juges et songea à punir son frère , de manière à ce qu'il s'en souvint. Mais le chagrin que lui causa cette affaire avait considérablement aggravé son indisposition et avait tellement surexcité son mal , qu'il perdit en quelque sorte son calme vis-à-vis de Bernardin , lequel tout coupable qu'il était , prétendait encore absolument avoir raison et accablait même l'archevêque de reproches d'injustice. Des paroles de querelle échappèrent , Ximenès menaça de la prison , et Bernardin , transporté de colère et n'étant plus maître de lui , saisit à la gorge son frère malade et le serra fortement des deux mains. Ensuite , soit qu'il crût l'avoir étouffé (1) , ou qu'il revint en quelque sorte à lui-même , il le laissa là couché , à demi-mort , se glissa doucement hors de la chambre , recommanda au domestique de ne faire aucun bruit , de peur d'éveiller l'archevêque , et se cacha dans la cave en attendant le dénouement.

Mais un des pages , Avellaneda , qui avait entendu leur dispute et remarqué en Bernardin un tremblement qui l'avait frappé , courut aussitôt dans la chambre de son maître , et l'ayant trouvé sans connaissance , se hâta d'appeler les médecins. Grâce à leurs soins , l'archevêque revint bientôt à lui , protesta devant Dieu qu'il vaut mieux s'exposer à la mort que de souffrir l'injustice , nomma le coupable , le fit conduire garrotté à Turrigio , près de Tolède , et enfermer dans un pauvre monastère. Il fut interdit à Bernardin de paraître désormais devant les yeux de son frère , qu'il avait si gravement offensé. Toutefois , quelque

(*) Fléchier , l. 4 , p. 50 , suppose dans Bernardin le dessein bien arrêté et réfléchi de tuer son frère , mais à tort , selon nous , et en contradiction avec les lois psychologiques ; des natures comme celle de Bernardin n'ont des pensées de meurtre que dans le moment même de la rage. Voir Gomez , l. c. p. 945.

temps après, Ximenès, à la demande de Ferdinand lui-même, lui rendit la liberté et lui assigna une pension considérable. Quant à son fidèle page, il le fit élever d'une manière distinguée et pourvut magnifiquement à son avenir.

Bernardin survécut plusieurs années à l'archevêque ; il vivait encore du temps de Gomez, qui raconte que, jeune encore, il avait vu ce vieillard à Alcalá, où il vivait dans un repos agréable : il était grêle de taille, avait le regard effronté, un visage rouge et enflammé, le nez long et aquilin (1).

Jean, second frère de Ximenès, lui donna plus de consolation : conformément à ses désirs, il épousa une excellente dame de maison noble. Don Juan Zapala, frère du comte de Barajas, venait de laisser en mourant une fille nommée Eléonore, qui avait reçu une éducation soignée, et dont la mère désirait une alliance avec la famille du grand archevêque. Ximenès, de son côté, n'y étant pas opposé, ce mariage ne tarda pas à se conclure, et l'archevêque fournit le jeune couple de tout ce qui lui était nécessaire, mais sans aucun superflu (2).

(1) Gomez, l. c. p. 946. — (2) Id. l. c. p. 954, 55, etc. Fléchier, l. 1. p. 67-68.

CHAPITRE VII.

Fermeté du nouvel archevêque. Il commence à prendre part aux affaires de l'État.

QUINZE villes populeuses et un nombre considérable de localités plus petites, formaient le territoire princier du primat de Tolède (1), qui en conséquence avait sous lui une foule de juges et d'employés civils. La mort du cardinal Mendoza mettait fin au pouvoir de tous ces employés ; le nouvel archevêque se hâta donc d'envoyer, en qualité de commissaires, quelques hommes éprouvés, pour établir dans tous les forts, châteaux et villes de sa juridiction, des gouverneurs fidèles, des juges et des administrateurs consciencieux, et pour recevoir leurs serments.

Ximenès montra dès lors, dans une occasion éclatante, avec quelle indépendance il était résolu d'agir, et cette démonstration était d'autant plus nécessaire, qu'on est plus facilement porté à faire valoir toutes sortes de prétentions auprès d'un humble parvenu. Parmi beaucoup d'autres abus introduits en Espagne, un des plus grands était l'usage immoral d'attendre les emplois et les places, non de son propre mérite, mais de la protection et de la faveur d'amis haut placés. Justement indigné de cette pernicieuse coutume, Ximenès songeait au moyen d'écarter à jamais

(1) Prescott, l p. p. 35.